

COMPLEXITÉ

Les rapports entre l'Afrique noire et le monde arabe ont fait l'objet, au cours de ces dernières années, d'analyses nombreuses. Actualité oblige : l'aide issue des surplus pétroliers de pays arabes ont fait de ceux-ci de nouveaux bailleurs de fonds, dans le cadre d'une coopération Sud-Sud qui se voulait exemplaire, ou en tous les cas très différente des formes d'aide néo-coloniales existant entre l'Occident et l'Afrique dépendante. Là-dessus, et à peu près à la même époque, on a assisté à un formidable réveil islamique en Afrique noire. On y a vu l'émergence d'une nouvelle Umma propre à modifier les configurations politiques ou les axes géopolitiques existants. Et puis, le panafricanisme ou le panislamisme n'avait-il pas donné naissance à de nouvelles institutions internationales, telles l'Organisation de l'unité africaine ou l'Organisation de la conférence islamique qui constituaient de nouveaux espaces de rencontre et de concertation entre États arabes et États africains ?

Les analystes des relations internationales expliquaient que ces initiatives politiques et diplomatiques relevaient d'un réaménagement d'un champ politique, dans un contexte de recherche d'alliances, d'influence ou de soutien, propre à des États ou à des ensembles s'appliquant à consolider leurs bases ou à étendre leur hégémonie..., le tout sur fond de retrouvailles historiques.

Cependant, la conjoncture, ou l'histoire immédiate, va quelquefois plus vite que la recherche académique. Et le retour (relatif) d'Israël sur la scène africaine, aussi bien que les limites actuelles (et les déceptions) de l'aide arabe, sans parler d'un renouveau islamique, certes spectaculaire, mais qui ne s'est pas traduit par l'apparition d'un front arabo-musulman sans failles, sont autant de faits qui soulignent que les relations afro-arabes sont un phénomène autrement plus complexe. L'interprétation, lorsque l'on cherche à aller au-delà du journalisme, requiert une analyse plus fine qui tienne compte de facteurs multiples et contradictoires. Il est surtout important de dépasser d'une part les

faits d'actualité et d'autre part les logiques d'États dont on sait maintenant qu'elles ne fonctionnent pas en accord avec les pratiques sociales qu'elles sont censées contrôler.

Les États n'ont pas le monopole du politique, y compris des relations internationales. Les stratégies d'État sont en permanence confrontées à des procédures d'acteurs sociaux, évoluant dans des aires, des espaces ou même des arènes nationales ou internationales qui ont aussi leur propre logique.

Il ne faut pas bien entendu voir dans cette approche une incitation à reléguer le politique à la traîne de l'histoire, de la culture, ou de la tradition. Et il convient aussi de reconnaître que celles-ci sont travaillées par des dynamiques qui les amènent à se situer d'une façon ou d'une autre dans des réalités nouvelles. Sans oublier, non plus, que les faits de culture sont l'objet d'interprétations, de bricolages, de manipulations ou d'énonciations qui en changent le sens ou la portée.

Les relations afro-arabes, si on les place sur ce terrain analytique, prennent une autre dimension et peuvent susciter un nouvel intérêt. Elles se situent alors sur un plan mouvant et contradictoire où les imaginaires et impensés collectifs, les expériences concrètes d'acteurs sociaux, les réseaux, les clans ou les espaces qui mettent en relation Noirs et Arabes ne coïncident pas forcément avec les cadres circonscrits par les diplomates ou les développeurs. Ceci ne veut pas dire d'ailleurs que ces derniers soient absents de cet horizon « informel » ni qu'ils soient ignorés. Ce serait trop simple. Mais on s'intéressera surtout ici au jeu politique, social ou économique qui se déroule sous la table, plus qu'à celui qui fonctionne selon des règles établies dans un texte. Mais des connivences diverses font que personne n'est vraiment dupe...

Cette nouvelle perspective des relations afro-arabes nous éloigne des clichés simplistes ; celui, par exemple, de l'antagonisme séculaire entre Noirs et Arabes, comme celui de l'alliance retrouvée. Elle se démarque aussi de l'analyse en terme d'intérêts et de stratégies étatiques dont on admet maintenant les insuffisances ou les limites.

Ce numéro de Politique africaine met plutôt l'accent sur les amitiés complexes qu'entretiennent avec des hauts et des bas, des populations séparées par le Sahara ou l'Océan, mais qui ont une longue expérience des caravanes ou de la navigation, avec les visions de l'Autre, les trafics, les manœuvres et les accidents de parcours, inhérents à ce genre de déplacements. Voyages dans lesquels les activités guerrières ou mercantiles le disputent, ou sont associées, aux missions civilisatrices ou aux espoirs de ceux qui migrent d'un côté ou de l'autre. Relations ambiguës de voisinage que les États actuels perpétuent d'un certain côté à leur manière, tout en cherchant à les maîtriser ou à les manipuler.

Ces amitiés complexes s'articulent notamment sur la présence de communautés arabes en Afrique noire et de communautés africaines dans l'aire arabe. On se rend bien compte, à lire l'article de F. Constantin et de F. Le Guennec-Coppens, à quel point les réseaux arabes (omani,

hadrami) de l'Afrique orientale persistent dans leurs activités commerciales et migratoires, malgré le souci des États de diminuer ou de recentrer les courants d'échanges. Mais les dynamiques de ceux-ci embarrassent fort le Prince au point, nous disent les auteurs, de « donner le tournis à l'appareil d'État », et ce bien que, paradoxalement, ces échanges incontrôlés favorisent d'une certaine façon la survie économique des sociétés en question ou tout au moins participent d'un secteur informel devenu indispensable à la vie de tous les jours.

Au Sierra Leone, l'extraordinaire aventure, qui tient des meilleurs romans d'espionnage, du représentant le plus éminent des Libanais du pays, Jamil Said Mohammed, dont nous parle S. Ellis, si exceptionnelle soit-elle, révèle la position cruciale qu'occupent en Afrique de l'Ouest les réseaux de cette communauté, non seulement dans le commerce, mais aussi dans les affaires politiques et internationales. Là encore, comme en Afrique orientale, les leaders de ces groupes se sont souvent érigés au rang d'intermédiaires, de « go-between », partenaires et quelquefois « parrains » de gouvernements ou clans politiques locaux ou étrangers. La visite de l'ex-ministre français de l'Intérieur à un dirigeant des Libanais de Côte-d'Ivoire, lors de sa récente visite à Abidjan (on a dit qu'elle était liée à l'affaire des otages français au Liban) est une reconnaissance manifeste de l'entregent de ces notables sur la scène africaine, mais aussi internationale.

La situation des Africains noirs dans les sociétés arabes est moins spectaculaire, encore que leur présence soit relativement importante en Afrique du Nord. L'intérêt de l'article de L. Blin est de souligner les problèmes spécifiques de cette minorité, au statut dévalorisé de fait sinon de droit en Algérie. Pour eux, il semble que la seule voie d'affirmation ouverte, contrairement aux Libanais dans les pays noirs, soit de s'intégrer par le bas, par le biais de la promotion sociale, mais aussi par une surenchère nationaliste et religieuse.

C'est que les visions concernant les Africains noirs qui prévalent dans le monde arabe posent toujours le problème des rapports africanité-arabité. L'angélisme ou l'idéalisme qui consisterait à affirmer que l'islam condamne le racisme ou qu'une fraternité africaine unit tous les peuples du continent ne nous aide guère à comprendre les imaginaires collectifs qui sont à l'œuvre dans des relations entre peuples depuis longtemps en contact. L'étude de L. Blin insiste sur les dispositions draconiennes édictées par le gouvernement algérien contre la discrimination raciale ; mais, comme l'indique l'auteur, ces mesures démontrent que « si le problème noir est perçu par les autorités, c'est qu'il existe ».

L'universalisme islamique pourrait sans doute atténuer la portée de ces représentations différentialistes : l'Umma ne serait-elle pas une communauté égalitaire et fraternelle ? Toutefois l'analyse de la presse égyptienne à laquelle a procédé méticuleusement R. Otayek fait ressortir le caractère ethnocentrique des textes concernant l'Afrique noire : celle-ci est avant tout considérée comme une terre de mission dont

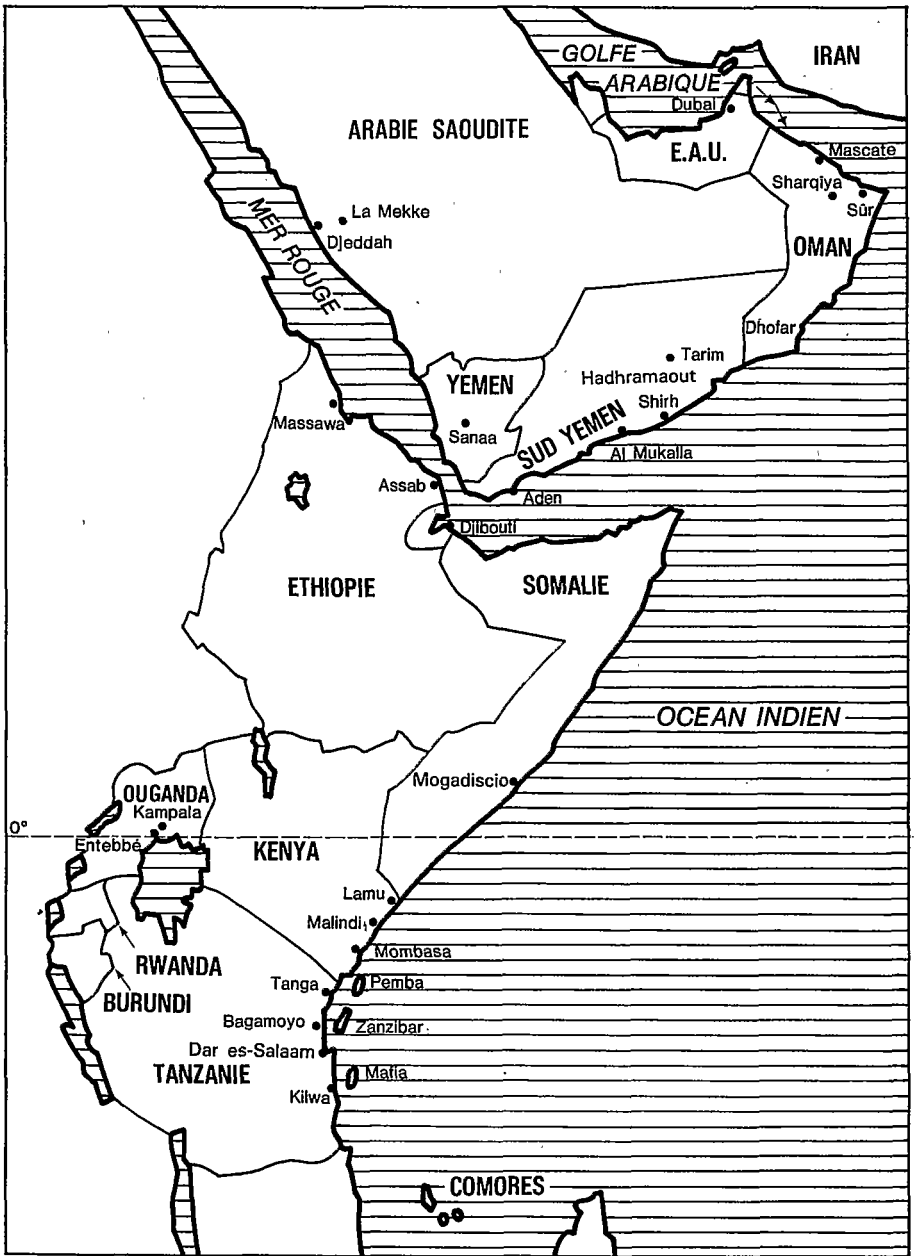
l'authenticité ne saurait être qu'islamique ; mais d'un islam purifié et réformé. Les arabisants d'Afrique noire seraient alors le relais idéal d'une telle entreprise de mission civilisatrice.

On réalise alors que les enjeux des relations afro-arabes sont autrement plus complexes et équivoques qu'on veut bien le dire souvent. Et c'est dans ce contexte que nous devons situer les rapports entre États d'Afrique noire et États arabes ; et aussi le retour d'Israël en Afrique, dont L.-C. Codo démonte le mécanisme avec une grande précision ; car c'est bien sur toutes ces ambiguïtés qu'ont joué les dirigeants israéliens pour se réimplanter en terre africaine. Les calculs stratégiques des États concernés et les manœuvres diplomatiques auxquelles ils ont donné lieu, bref les hautes spéculations et considérations de politique étrangère, sont aussi quelquefois prises dans l'enchaînement de situations et de circonstances qui échappent largement à la rationalité politique telle que nous la présentent les meilleurs manuels de science politique. La rivalité des deux éminences grises, de ces deux personnages dignes des histoires de mafia, le Libanais Famil Said Mohammed et l'Israélien Shabta Kalmanovitch au Sierra Leone nous montre que les affaires internationales sont aussi quelquefois des histoires de gangs. Cela devrait nous faire réfléchir sur la nature des circuits de décisions, dont les pistes sont beaucoup plus embrouillées et mystérieuses que nous le laissent à penser les analyses classiques. Il est nécessaire de décortiquer cas par cas ces imbroglios et d'en chercher les multiples clés. Ces jeux de piste, à condition de les inclure dans des problématiques heuristiques globales, semblent pouvoir éclairer d'un jour nouveau des relations qui, sans cela, sont perçues de façon par trop réductrice.

Les amitiés complexes afro-arabes se prêtent bien à ce genre d'exercice scientifique. Elles sont faites tout autant de coups dans le camp de l'Autre, de jeux d'intermédiaires, de réseaux d'influence ou de manipulations d'images que d'une fraternité à toute épreuve, bien que les utopies que porte cet espoir soient aussi un élément à prendre en considération dans cette histoire.

C. C.

Dossier thématique établi par Christian Coulon et René Otayek
Centre d'étude d'Afrique noire, Bordeaux



L'OCEAN INDIEN OCCIDENTAL